

## LA DECOUVERTE DE L'ESPRIT COSMIQUE ET DE LA CONSCIENCE COSMIQUE

Dans le petit ermitage niché au cœur de la forêt, sous le soleil, au clair de lune ou dans le noir, la vie humaine suivait son train quotidien comme auparavant, avec ses petits travaux monotones et son corps sans fin de routines extérieures à revendre, dans une paix ascétique, tranquille et joyeuse. Une beauté de toujours accordait sa grâce à cette scène terrestre ; et Savitri aussi offrait au regard des hommes sa personnalité élégante, éternelle. L'Ancienne Mère gardait son enfant sur sa poitrine, la tenant bien serrée dans ses bras protecteurs, comme si la Terre toujours pareille pouvait à jamais garder l'esprit vivant et le corps dans son étreinte, comme si la mort n'existait pas, ni la fin, ni le changement.

Habitué à ne lire que les signes extérieurs, nul ne décelait en elle le néant nouvellement introduit, nul ne devinait son état ; chacun voyait une personne là où ne se trouvait que l'immensité de Dieu, un être immobile, un néant formidable. Aux yeux de tous elle était toujours la même, parfaite Savitri : une majesté et une douceur et une lumière se déversaient autour d'elle sur son petit monde. Ses activités exhibaient devant tous le même visage familier, ses actes suivaient leur cours habituel sans le moindre écart, elle prononçait les phrases que l'on attendait d'elle et faisait les choses qu'elle avait toujours faites. Ses yeux voyaient la face inchangée de la Terre, autour du silence de son âme tout allait comme auparavant ; une conscience vacante observait de l'intérieur, vide de tout sauf de la Réalité nue. Derrière sa parole et son acte, il n'y avait pas de vouloir, aucune pensée ne se formait dans son cerveau pour guider son discours : un vide impersonnel l'occupait et s'exprimait en elle, quelque chose qui semblait non-perçu, invisible, inconnu protégeait le corps en prévision d'un travail futur, ou peut-être que la Nature avait rejoint le lit de son ancien courant de force. Peut-être qu'elle portait, devenu conscient dans sa poitrine, le Nihil miraculeux, origine de nos âmes et source et somme des événements de ce vaste monde, matrice et tombe de la pensée, code d'accès à Dieu, cercle nul de la totalité de l'être. Cela utilisait la parole de Savitri et agissait à travers ses actes, c'était la beauté dans ses membres, la vie dans son souffle ; le Mystère originel avait revêtu un visage humain.

Ainsi, intérieurement, elle était perdue pour le moi individuel ; son ego mortel avait péri dans la nuit de Dieu. Seul un corps demeurait, la coquille de l'ego, flottant sur l'océan du monde parmi l'écume et quelques objets à la dérive, un océan de rêves observé par les sens figés d'une silhouette dont la réalité était douteuse. Une prémonition impersonnelle pouvait déjà voir — car dans la connaissance de l'esprit indépendante de pensée, déjà maintenant cela paraissait presque accompli, inévitable — la mort de l'individu, la disparition du cosmos ; une fois ceux-ci éliminés, le transcendant fabriquerait le mythe d'un Saint Esprit sans Père ni Fils, ou alors, réminiscence de ce qui a existé il y a longtemps, d'un Être qui n'a jamais voulu porter le monde, retourné à sa solitude originelle, impassible, seul, muet, intangible.

Et pourtant tout n'était pas anéanti dans ce profond bouleversement : le but de l'Être n'est jamais la non-existence. Il y a un Secret supérieur et transcendant.

Et alors qu'elle était assise seule avec Satyavan, son mental immobile auprès de celui de Satyavan qui cherchait et luttait encore, dans le silence de la nuit profonde et

intime elle se tourna vers le visage d'une Vérité voilée et muette, cachée dans les recoins épais du cœur, et puis, longtemps retenue au-delà du dernier pic accessible à la Pensée — lui-même invisible, celui-ci observe le monde en lutte et stimule notre quête, tout en prenant soin de ne pas se laisser découvrir — émergeant de cette Immensité lointaine, parvint une réponse. Quelque chose d'inconnu, jamais atteint, impénétrable, envoyait les messages de sa Lumière désincarnée, projetait les éclairs fulgurants d'une pensée qui n'est pas humaine, franchissant le silence immobile du mental de Savitri : avec la force d'une souveraineté irresponsable cela s'emparait de la parole pour donner forme à ses embrasements, cela faisait battre le cœur de la sagesse par un seul mot et prononçait des paroles immortelles à l'aide de lèvres mortelles. Alors, lorsqu'elle conversait avec les ermites de la forêt, au cours de leurs dialogues s'échappaient d'elle des révélations aussi sublimes qu'étranges, impossibles pour les hommes, car quelque chose ou quelqu'un de secret et retiré prenait le contrôle de son corps pour un emploi mystique : sa bouche était réquisitionnée pour transmettre des vérités ineffables, une Connaissance inconcevable avait trouvé son médium. Sidérés par cette illumination nouvelle, transpercés par cet éclair de l'Absolu, ils tombaient en admiration devant elle, car elle semblait connaître ce qu'ils n'avaient pu qu'entrevoir parfois, bien rarement.

Ces pensées ne se formaient pas dans la partie consciente du cerveau, son cœur vide était comme une harpe sans cordes ; impassible, le corps ne revendiquait pas sa propre voix, mais permettait à cette énergie lumineuse de passer au travers. Un Pouvoir double aux pôles occultes de l'être continuait d'agir, anonyme et invisible : son outil consistait en la disponibilité divine de Savitri. La Nature inconsciente se débrouillait avec le monde tel qu'elle l'avait fait, et utilisant encore les instruments du corps elle se glissait dans le vide conscient qu'était devenue Savitri ; le Mystère supraconscient par l'intermédiaire de ce Vide dépêchait son verbe pour toucher les pensées des hommes.

Pour l'instant ce magnifique discours impersonnel était rare. Mais à présent l'immense espace spirituel et figé dans lequel son mental subsistait, tranquille et vierge, voulut bien admettre un voyageur venu des steppes cosmiques : une pensée s'infiltra, qui se faisait passer pour une voix extérieure. Cela ne réclamait pas le témoignage du mental, cela ne s'adressait pas au cœur tranquille et grand ouvert ; cela allait directement au siège de la perception pure, le seul centre actuel de conscience, pour autant qu'il puisse y avoir un centre là où tout ne semblait qu'espace ; ayant cessé d'être enfermé derrière les murs et les portes du corps, son être, un cercle sans circonférence, dépassait déjà maintenant toutes les frontières cosmiques et se répandait de plus en plus dans l'infini. Cet être était son propre monde sans limites, un monde sans forme, ni caractère ou particularités ; cela n'avait ni sol, ni murs, ni toit de pensée, et pourtant cela se voyait soi-même et explorait tout autour de soi dans un silence immobile et sans frontière. Il n'y avait pas là de personne, pas de mental rassemblé, aucun siège de perception pour accuser réception des événements, ni d'objets fabriqués, ni de tension propre à une réaction formée. Il n'y avait aucun mouvement dans ce monde intérieur, tout n'était qu'Infini tranquille et toujours pareil.

En elle, l'Invisible, l'Inconnu attendait son heure.

**M**ais à présent elle se trouvait assise auprès de Satyavan endormi, intérieurement alerte, et la nuit monstrueuse l'enveloppait de toute l'ampleur de son Inconnaissable. De son propre cœur, une voix se mit à

parler, qui n'était pas la sienne et pourtant maîtrisait sa pensée et ses sens. Et alors qu'elle parlait tout se transforma au-dedans d'elle comme au-dehors : tout était là, tout était vivant ; elle percevait tous les êtres comme un seul ; ce monde d'irréalité avait cessé d'être : il n'y avait plus d'univers bâti par le mental, proscriit en tant que structure ou symbole ; un esprit, un être voyait les choses créées et se projetait lui-même en des formes innombrables et il était ce qu'il voyait et ce qu'il faisait ; tout maintenant contribuait à l'évidence d'une vérité stupéfiante, une Vérité dans laquelle la négation n'avait pas sa place, une existence et une conscience vivante, une Réalité totale et absolue.

Là, l'irréel ne trouvait pas sa place, le sens même de l'irréel était détruit : là, tout était conscience, fait de la substance de l'Infini, tout contenait l'essence de l'Eternité. Et pourtant cela demeurait le même Indéchiffrable ; cela semblait projeter de soi l'univers comme un rêve disparaissant à jamais dans un Vide originel. Mais il ne s'agissait plus de quelque point à la fois vague et omniprésent, non plus que d'une formidable énigme dans un Néant irréel. C'était la même chose, mais à présent cela ne semblait plus inaccessible aux moyens vivants de son âme retrouvée. Cela était son moi, cela était le moi de tous, cela était la réalité des choses en existence, cela était la conscience de tout ce qui vit et perçoit et voit ; cela était l'Eternel et le Temps, cela était la Félicité du sans forme et de la forme. Cela était tout l'Amour et les bras du Bien-aimé, cela était la vue et la pensée dans un seul Mental conscient de tout, cela était la joie de l'Être sur les pics de Dieu.

Par delà le Temps elle passa dans l'éternité, elle se glissa hors de l'espace et devint elle-même l'Infini ; son être s'éleva à des hauteurs inaccessibles et découvrit qu'il n'y avait pas de fin à son voyage dans le Moi. Il plongea dans les profondeurs insondables et découvrit qu'il n'y avait pas de fin à ce mystère muet qui contenait le monde entier dans une seule poitrine solitaire et pourtant recelait toutes les multitudes de la création. Elle était toute l'immensité et un point non mesurable, elle était un pic dominant les montagnes, une fosse plus profonde que l'abîme, elle vivait dans l'éternel et elle était tout ce qui accueille la mort et subit la ronde des jours. Tous les contraires étaient vrais dans une unique conscience immense dépassant toute mesure, tout changement ou circonstance. Un individu uni avec le moi cosmique au cœur de ce miracle du Transcendant, et lui-même le secret de la personnalité du Monde, se trouvait être le créateur et le seigneur de toute chose. Le mental n'était qu'un unique regard innombrable sur lui-même et sur tout ce qu'il était devenu. La Vie était sa comédie et le Cosmos sa scène, l'Univers était son corps et Dieu son âme. Tout était une immense, unique réalité, tout était sa manifestation multiple.

L'esprit de Savitri contempla le monde comme Dieu vivant : il vit l'Unique et sut que tout était Lui. Elle le reconnut comme l'espace-moi de l'Absolu, un avec son moi et fondation de toute chose ici-bas, sur laquelle le monde erre en quête de la Vérité, protégé derrière sa façade d'ignorance : elle le suivait dans la marche du Temps infini. Tout ce qui avait lieu dans la Nature était un événement en elle ; les battements de cœur du cosmos étaient les siens propres, tous les êtres pensaient et sentaient et se mouvaient en elle ; elle habitait l'infini de ce monde, les limites de sa nature étaient son horizon, les intimités de sa propre vie, son voisinage. Le mental de Savitri devint familier avec le mental du monde, le corps du monde dans lequel elle vivait était une extension de son corps à elle, et elle se reconnaissait en lui, à la fois un et multiple dans ses multitudes. Elle était un être unique et elle était pourtant toute chose ; le monde était le vaste contour de son esprit, les pensées des autres lui étaient intimes,

leurs sentiments étaient proches de son cœur universel, tous leurs corps étaient de la même espèce que le sien ; elle n'était plus elle-même mais le monde entier. De l'infini, tout venait à elle ; dans les infinis de la perception elle se répandait, l'infini était sa propre demeure naturelle. Elle n'habitait aucun endroit particulier, son esprit était partout, les lointaines constellations orbitaient autour d'elle ; la Terre la voyait déjà née, tous les mondes étaient ses colonies, les mondes supérieurs du vital et du mental lui appartenaient ; toute la Nature cherchait à reproduire ses tendances, ses mouvements étaient des copies à grande échelle de ceux de Savitri. Elle était le moi propre de tous ces individus, elle était en eux et ils étaient tous en elle.

Avant tout, il s'agissait d'une immense identité dans laquelle sa propre identité était perdue : ce qui passait pour elle-même n'était qu'une image de l'Ensemble. Elle était la vie subconsciente de l'arbre et de la fleur, l'explosion des bourgeons chargés de sève du printemps ; elle brûlait dans la passion et la splendeur de la rose, elle était le cœur rouge de la fleur-de-la-passion, la blancheur de rêve du lotus sur l'étang. S'arrachant à la vie subconsciente, elle s'éleva au niveau du mental où elle était la pensée et l'enthousiasme du cœur du monde, elle était la divinité cachée dans le cœur de l'homme, elle était l'ascension de son âme vers Dieu. Le cosmos fleurissait en elle, elle était son jardin. Elle était le Temps et les songes de Dieu dans le Temps ; elle était l'Espace et l'envergure de ses jours.

Et puis, à partir de là elle s'éleva là où le Temps et l'Espace n'étaient point : le supraconscient était son air natif, l'infini était un volume naturel pour ses mouvements ; à travers ses yeux, l'Eternité contemplait le Temps.

Fin du Chant 7  
Fin du Livre VII